

L'un me montre ici-bas deux principes en guerre,
Qui vaincus tour à tour, sont tous deux immor-

[tels ;

L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile dieu qui ne veut pas d'autels.
Je vois rêver Platon et penser Aristote ;
J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin
Sous les rois absolus je trouve un dieu despote ;
On nous parle aujourd'hui d'un dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être.
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible.
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinoza, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver

[partout.

Pour le sophiste anglais, l'âme est une machine.
Enfin, sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide et conclut au néant⁽²⁾.

Ce que le savant ne peut savoir à l'aide de la science, l'ignorant lui-même peut le savoir à l'aide de la *religion* : c'est elle, en effet, et elle seule, qui donne la réponse à toutes ces questions qu'on ne peut supprimer, qu'on ne peut mépriser, qui se posent et s'imposent. Sur tout cela, l'enfant, avec son petit catéchisme, en sait plus que l'homme qui ne veut pas de catéchisme.

Les incrédules eux-mêmes l'avouent parfois, en laissant paraître malgré eux les cruelles préoccupations qui les hantent. Michelet, dans la première édition de son *Histoire de France*, avait fait un aveu de ce genre... qu'il eut soin, d'ailleurs, de faire disparaître des éditions suivantes. Il parlait de Jeanne d'Arc dans sa prison de Rouen, et il écrivait :

“Que devint-elle le dimanche, ce grand dimanche de Pâques ? Que se passa-t-il dans ce pauvre cœur ? Alors que la fête universelle, éclatant à grand bruit par la ville, les cinq cents cloches de Rouen jetaient leurs joyeuses volées dans les airs, le monde chrétien ressuscitant avec le Sauveur, elle resta dans la mort.

“Faisons les fiers tant que nous voudrions, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui. Mais qui de nous, parmi les

agitations du mouvement moderne, ou dans les captivités volontaires de l'étude, dans ses âpres et solitaires poursuites, qui de nous entend sans émotion le bruit de ces belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches et comme leur doux reproche maternel ? Qui ne voit sans les envier ces fidèles qui sortent à flots de l'église, qui reviennent de la Table divine rajeunis et renouvelés ? L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste. Le croyant de l'avenir, qui n'en tient pas moins de cœur au passé, pose alors la plume et ferme le livre. Il ne peut s'empêcher de dire : “Ah ! que ne suis-je avec eux, un des leurs et le plus simple, le moindre de ces enfants !”⁽³⁾

En résumé, l'intelligence de l'homme a besoin de savoir la vérité, la vérité vraie et complète, sur le problème de son origine et de ses destinées, et elle ne peut savoir cette vérité, avec une certitude absolue et reposante, que par la religion, qui est donc, sous ce premier rapport, un *besoin pour l'homme*.

b) BESOIN DE LA VOLONTÉ : LE BIEN

De même que l'intelligence de l'homme tend au vrai, sa volonté tend au bien... Et quand nous voulons mal faire, nous regardons d'abord le mal avec des lunettes déformantes, qui nous le font paraître bien.

Cela même nous montre que la volonté, dans sa marche au bien, a besoin d'être aidée, aussi bien que l'intelligence dans sa marche au vrai. Il lui faut une *règle*, qui lui montre clairement ce qui est bien et ce qui est mal, et un *secours* qui l'aide à faire le bien et à éviter le mal.

a) Où trouver la règle du bien ? Qui nous dira avec certitude que ceci est bien et que cela est mal ? Qui nous le dira surtout avec autorité ? car un tel *dictamen* suppose quelqu'un de supérieur à l'homme.

On nous dit : “C'est la *conscience* qui décide ce qui est bien ou mal.” Non, la conscience promulgue, elle ne dicte pas ; elle est une voix, elle n'est pas un être vivant ; elle n'a d'autorité que si elle nous apporte la parole d'un supérieur, et non notre parole à nous-mêmes. Elle suppose Dieu, nous l'avons dit, et si Dieu parle en nous, notre thèse est établie.

⁽²⁾ *L'Espoir en Dieu*.

⁽³⁾ *Histoire de France*, 1ère édition. Cité dans nos *Apologistes laïques* où nous avons réuni de nombreux aveux du même genre.